

Berardi, Ferrieri, Antici-Mattei, Bartolini, Giannelli et Ledochowski ; plusieurs évêques, parmi lesquels se distinguait Mgr. Vital, l'illustre persécuté, évêque d'Olinda et Pernambuco dans le Brésil ; on y voyait en outre plusieurs princes romains, des prélats, des camériers, etc. Un peu avant midi est arrivé M. de Cardenas, ambassadeur d'Espagne, qui a été reçu en audience par Sa Sainteté. M. de Cardenas était en grand uniforme, chamarré de décorations et portant les grands cordons d'Isabelle et de Charles III.

Le 17, samedi dernier, c'était le 30e anniversaire de son élection ; et aujourd'hui, le 21, est le 30e anniversaire de son couronnement. Avec l'Eglise entière répétons : *Dominus conservet eum ; beatum faciat eum ; non tradat eum in animam inimicorum ejus.*

UNE NUIT SUR LE CHAMP DE BATAILLE.

LOIGNY, 2 Dec. 1870.

Récit extrait d'un album concernant les Zouaves Pontificaux pendant la dernière guerre.)

Il faisait un froid rigoureux ; la neige commença à tomber dès dix heures du soir et ne cessa qu'à quatre heures du matin.

Quelle nuit ont dû passer les malheureux qui ont été abandonnés sur le champ de bataille ! que de réflexions, que de pensées lugubres !

Sur les huit heures, les ambulances ennemies vinrent nous prendre.

Le trajet dura au moins trois quarts d'heure. On nous mit contre le mur d'une ferme ; mais le feu y ayant pris, nous fûmes transportés dans une maison située à cent mètres de l'endroit où nous étions (Villours).

Nous fûmes entassés pêle-mêle, avec les Prussiens, plus de trois cents, dans trois petites chambres. Le lendemain matin, ne recevant aucun secours, mourant de soif, je me trouvai devant la porte, et je tombai dans un groupe d'officiers prussiens.

Un d'eux se détacha, me fit quelques questions, que mon uniforme étrange justifiait d'ailleurs : ma cornette de postillon, comme il l'appelait, l'intriguait sérieusement ; je tâchai de lui faire comprendre que c'était le signal distinctif des chasseurs.

Un colonel vint à moi, me demanda mon âge, mon grade, et s'étonna fort que si jeune j'eusse le même grade que lui ; je lui répondis que si j'échappais à cette campagne, cela me ferait vingt-cinq années de service. Il me demanda si par hasard je faisais partie de la troupe qui s'était emparée du petit bois ; je répondis avec une fierté bien naturelle que j'en étais le chef.

— Permettez-moi de vous tendre la main, me dit-il, comme un homme qui a assez vu de batailles dans sa vie pour rendre hommage à la valeur et à l'héroïsme d'un ennemi ; c'est après Gravelotte, Frœschviller et Sedan, la plus grande bataille que j'aie vue.

Je lui demandai des secours pour nos blessés et les siens ; il promit et tint parole. Une voiture d'ambulan-

ce vint nous prendre et nous porta dans une maison du village de Loigny.

Pendant le trajet je pus contempler le champ de bataille ; il était encombré de nos morts. Les Prussiens avaient été relevés ; on nous déposa dans une maison qui prit feu peu après. Je me trainai encore une fois sur le seuil, et quel fut mon étonnement de me retrouver en face d'un soldat français qui m'apprit qu'il y avait dans le village une ambulance française.

AMBULANCE DE LOIGNY.

Décrire mon impression en entrant dans le presbytère de Loigny me serait impossible. Il était comble, on marchait sur les blessés. Ce fut en ce moment seulement que je pus constater l'immensité de nos pertes ; nous fûmes transportés dans la chambre du curé, où le général de Sonis venait d'arriver, après avoir passé la nuit sur le champ de bataille ; il avait la jambe fracturée, les pieds gelés et une fluxion de poitrine. Je le répète, je ne veux pas parler des vivants ; mais permettez-moi de raconter un fait qui seul suffirait à faire juger l'homme. Le général a horreur du tabac ; nous étions huit dans cette chambre de dix pieds carrés, nous fumions tous ; ce ne fut que quatre jours après le départ de nos camarades qu'il m'avoua cette répugnance que sa fluxion de poitrine rendait encore plus vive.

Il y avait, tant dans le village que dans les terres voisines, plus de deux mille cinq cents blessés français, sans pain, sans eau, sans médicaments, privés de tout en un mot.

En deux jours, le docteur Beaumetz, secondé par tous ses subordonnés, et grâce aux secours qui vinrent de Chartres et de toutes les villes environnantes, put organiser un service médical qui fonctionna jusqu'à la fin.

Il n'est personne de ceux qui étaient là qui n'ait contracté comme moi envers le docteur Beaumetz, ses aides et toutes les personnes charitables à dix lieues à la ronde, une dette de cœur.

Je ne veux rien dire du curé de Loigny, c'est un nom acquis à l'histoire ; mais je tiens aussi à faire l'éloge d'un aumônier d'un des bataillons de mobiles qui a offert les secours de son ministère et de sa personne avec le dévouement d'un prêtre et d'un homme de cœur.

Mon premier soin fut de faire évacuer les blessés dans les villes et villages voisins, dont les habitants mirent un empressement merveilleux à nous offrir des secours.

Je découvris avec joie deux zouaves légèrement blessés ; cependant l'un est mort : c'était le jeune Houdet, de Nantes, qui périt victime de son dévouement, en voulant soigner ses camarades. Ils allèrent parcourir le champ de bataille et firent transporter nos pauvres morts dans le cimetière de Loigny, du moins ceux qui n'avaient pas été enlevés et enterrés par les Prussiens et les paysans.

J'eus le bonheur de rendre les derniers honneurs à dix-neuf d'entre eux ; je voulus les revoir une dernière fois, et me traînai jusqu'au cimetière. Tous ces amis, tous ces camarades, étaient étendus là, sans vie ; j'ai pensé aux mères, aux frères, aux parents. Là je contempalai une dernière fois mes meilleurs amis de cœur : Troussures, Gastebois.